# NOURJAHAD

ET

# CHÉRÉDIN,

OU

## L'IMMORTALITÉ A L'ÉPREUVE,

MÉLO-DRAME

EN QUATRE ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉ DE CHANTS ET DE DANSE.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 25 floréal an IX.

PAR L. C. CAIGNIEZ.




À PARIS.

SE VEND AU THÉATRE.

AN IX. — 1801.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
| --- | --- |
| CHÉRÉDIN, sultan de Perse, UN VIEUX DERVICHE, SCHÉMERZAD, descendent de Chérédin, | REVALARD. |
| NOURJAHAD, ami de Chérédin, | TAUTIN. |
| COSROU, père de Mandane, et premier visir, | LEBEL. |
| MANDANE, épouse de Nourjahad, AZAMÉ, petite fille de Mandane, | Melle. LÉVÊQUE. |
| UN GÉNIE, | Melle PLANTÉ. |
| ZULIME, jeune cantatrice, | Melle. DUMOUCHEL. |
| UNE VIEILLE, | Mme. CORSSE. |
| AZEM, intendant de Nourjahad, | CORSSE. |
| ASSAN, marchand d'esclaves, | MARTIN. |
| UN BOSTANGI. | |
| UN CHEF DES GARDES. | |

## *PERSONNAGES MUETS.*

UN ENFANT DE TROIS ANS.
UN MUET.
ODALISQUES.
HOURIS.
BOSTANGIS.
VIEILLES.
ESCLAVES noirs et blancs.
GARDES DU SULTAN.

## *DANSE.*

Les CC. MORAND, VINCENT ; Melles. CAROLINE, PAULINE.

*La scène est dans une campagne près d'Ormuz, dans les trois premiers actes, et à Ormuz au quatrième.*

# NOURJAHAD

ET

# CHÉRÉDIN,

## MÉLO-DRAME.

## ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente, d'un côté à droite, le péristile élégant d'une maison de campagne, donnant sur les jardins : on en descend par plusieurs gradins. A gauche est un petit édifice en ruines, qui paraît être un tombeau : il est fermé d'une porte basse. Un peu plus loin, du même côté, est une petite éminence en gazon, sur laquelle on voit un piédestal vide entre des arbustes. Le fond offre la perspective d'un immense jardin.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

CHEREDIN, COSROU, OFFICIERS ET GARDES DE CHEREDIN.

*(Le jour baisse.)*

CHEREDIN *à ses officiers.*

Qu'on aille tout préparer pour le départ : nous retournons ce soir à Ormuz.

*(Les officiers s'éloignent : quelques gardes restent dans le fond.)*

*(A Cosrou.)* Voilà trois jours, mon cher Cosrou, que nous

passons en fêtes dans ce champêtre asyle : mais les soins de mon empire, des devoirs que les plaisirs ne me feront jamais oublier, me rappellent à ma cour.

COSROU.

Seigneur, vous avez daigné ordonner ces fêtes dans vos propres domaines pour célébrer l'hymen de ma fille avec Nourjahad : combien mon ame est pénétrée des bontés de mon souverain maître !

CHEREDIN.

Je n'ai suivi que les mouvemens de mon cœur. Respectable vieillard, digne ministre de mon illustre père, j'ai cru faire le bonheur de votre aimable Mandane en lui donnant pour époux l'ami de mon enfance, Nourjahad qui l'adore, et dont j'ai vu qu'elle-même était éprise. Vous n'avez point dédaigné pour gendre un homme d'une naissance obscure, et qui n'a d'autre fortune que mes bienfaits.

COSROU.

Pouvais-je dédaigner celui que le puissant Chérédin honore de son amitié ? d'ailleurs ses qualités brillantes le rendent digne du plus haut degré des honneurs. Il vous faut un premier visir, seigneur : cette place est désormais au-dessus de mes forces. Vous m'avez fait espérer que Nourjahad.....

CHEREDIN.

Oui, mon cher Cosrou. Mais celui qui fut l'ami de mon enfance, celui que j'ai associé jusqu'à présent à mes plaisirs, a-t-il le mérite propre à remplir la première place de l'état ? Si Nourjahad n'a que de légers défauts rachetés par des qualités supérieures, je lui dois la préférence sur tous ses rivaux d'ambition, puisque je l'aime : mais j'ai besoin de mettre ce jeune homme à l'épreuve. Il témoigne un goût désordonné pour les plaisirs, des desirs insatiables et un intérêt personnel bien dangereux.

COSROU.

J'en conviens ; mais je lui ai reconnu aussi un bon cœur, et d'autres qualités estimables.

CHEREDIN.

Sans doute ; mais une saillie qui lui est échappée l'autre jour dans l'enivrement où le plongeaient les plaisirs de ces fêtes m'a fait beaucoup de peine, et je n'ai pu m'empêcher de le lui témoigner. Quelle est, Nourjahad, lui disais-je, la chose que tu crois la plus propre à te rendre heureux, si tu pouvais l'obtenir ? Voici sa réponse : « Dans cette supposi-« tion, dit-il ingénuement, je desirerais une richesse sans

« bornes, et l'immortalité pour en jouir toujours. » — Et que ferais-tu, lui dis-je, de cette immortalité et de ces richesses? — « Mon paradis sur ce globle terrestre, sans « m'embarrasser beaucoup de celui du prophète. » Je lui lançai un regard sévère, et je le quittai. Le vœu indiscret qui lui est échappé m'a fourni l'idée de l'épreuve que je veux lui faire subir; je réaliserai sa chimère, et nous verrons comment il se conduira.

COSROU.

Mais par quels moyens....

CHEREDIN, *d'un ton de badinage.*

Cosrou ignore encore jusqu'où vont mes connaissances dans les sciences occultes et les rapports que j'ai su me procurer avec les intelligences invisibles qui gouvernent l'univers

COSROU, *souriant.*

Je sais tout ce que peut le génie de Chérédin, mais il me permettra de regarder comme un badinage....

CHEREDIN.

Vous serez instruit de tout. Ce qui favorise mon projet, c'est que les idées les plus superstitieuses s'allient dans la tête de ce jeune homme avec le mépris des devoirs de la religion du prophète. Votre aimable Mandane a déjà reçu mes instructions : elle aime Nourjahad ; mais la crainte aussi qu'elle a de l'inconstance de ses goûts lui a fait saisir avec empressement l'occasion de donner à son époux une leçon dont elle prévoit le salutaire effet. Tout est préparé pour l'exécution. Azem, cet esclave intelligent et fidèle qui soigna notre enfance, et que Nourjahad affectionne particulièrement, Azem s'est chargé d'exécuter ponctuellement tout ce que je lui ai prescrit.

COSROU.

Mais il nous arrive incessamment un ambassadeur du soudan d'Egypte; il y aura de grands intérêts à discuter; je ne suis plus propre à ces débats politiques : il m'eût été si doux de voir Nourjahad déployer ses talens dans cette importante occasion! Mais l'époque en est si prochaine, et le tems que vous destinez à votre épreuve....

CHEREDIN.

Il ne sera pas long : soyez sans inquiétude, j'espère beaucoup.... Mais voici Nourjahad; je vous expliquerai le reste à Ormuz.

## SCENE II.

NOURJHAD ET LES PRÉCÉDENS.

*( La nuit vient sensiblement. )*

NOURJAHAD.

Nous allons partir pour Ormuz, seigneur : tout est prêt.

CHEREDIN, *d'un air froid.*

Oui, je pars ; mais vous restez, Nourjahad ; et vous attendrez dans cette campagne mes ordres ultérieurs.

NOURJAHAD, *avec une ironie tempérée par le respect.*

Je respecte, sans murmure, les ordres de mon souverain maître. Il lui plaît d'oublier qu'il m'appelait naguère son ami et daignait s'intéresser à mon bonheur...

CHÉREDIN.

Je n'ai rien oublié, mes sentimens n'ont point changé ; mais j'ai vu avec peine que Nourjahad n'est point l'ami qu'il fallait à Chérédin devenu maître d'un grand empire.

NOURJAHAD.

Je n'aurais pas cru, seigneur, qu'un mot inconsidéré, qu'une saillie sans conséquence, aurait suffi pour détruire en un instant cette amitié dont vous m'honoriez depuis notre enfance.

CHEREDIN.

Une saillie qui échappe inconsidérément suffit souvent pour dévoiler l'ame toute entière. Elle n'est sans conséquence que quand le caractère qu'elle annonce est contredit par une conduite irréprochable. Avez-vous cette excuse ? Je vous aurais pardonné l'ambition ; il vous était permis d'en avoir : mais l'avidité des richesses, et la soif insatiable des plaisirs caractérisent une ame... dont on ne peut rien attendre de louable ni de vertueux.

NOURJAHAD.

Seigneur...

CHERÉDIN.

Je ne vous accuse point de ces vices odieux ; mais vous avez besoin de travailler sur vous-même, de réfléchir sur vos devoirs dans le silence de la retraite ; et je ne désespère pas de vous voir un jour digne de toute mon estime

et de cette amitié que vous n'avez point encore cessé de m'inspirer. Cependant, comme je ne veux point qu'une demeure étrangère soit le lieu de votre exil, je vous donne la propriété absolue de cette maison et des vastes jardins qui en dépendent.

---

## SCENE III.

AZEM ET LES PRÉCÉDENS.

AZEM *à Chérédin.*

Seigneur, Assan, ce riche marchand d'esclaves qui arrive de Balsora, demande la faveur de paraître devant toi.

CHEREDIN.

Que veut-il ?

AZEM.

Il amène, m'a-t-il dit, des femmes belles comme les houris ; et sa cargaison cette fois est si considérable, qu'il pourrait remonter à neuf le harem le plus nombreux.

CHERÉDIN.

Je le remercie.

*( Un officier, suivi de gardes et d'esclaves portant des flambeaux, vient attendre les ordres du sultan pour le départ. )*

CHEREDIN *à Azem.*

Azem, tu resteras en ces lieux avec Nourjahad, dont je sais que ton zèle a mérité la confiance. Tu lui appartiens dès ce moment. ( *A sa suite.* ) Partons.

NOURJAHAD.

Et Chérédin me laisse accablé sous le poids de son courroux ! quel tems fixe-t-il à mon exil ?

CHEREDIN.

Il dépend de vous de l'abréger. J'ai promis au vertueux Cosrou de le remplacer : je voudrais que sa place excitât votre zèle et votre ambition, et que l'AMBASSADEUR DU SOUDAN D'EGYPTE, qui peut-être arrive demain à Ormuz, fût présenté à MON AUDIENCE PAR NOURJAHAD, MON PREMIER VISIR.

*( Il sort avec Cosrou et toute sa suite par le péristile, à la clarté des flambeaux et au bruit d'une musique militaire. )*

## SCENE IV.

### NOURJAHAD, AZEM.

AZEM.

D'où vient donc la mauvaise humeur de notre sublime sultan ?

NOURJAHAD.

J'ai sans doute quelques torts ; mais était-ce à lui de les apercevoir ; à lui qui, avant de régner, partageait ces torts avec moi ?

AZEM.

Que diable ! il faut bien que jeunesse se passe. L'aimable Nourjahad n'a point d'empire à gouverner, lui.

NOURJAHAD.

Et par un caprice étrange, dans sa rigueur pour moi, il vient de me donner la propriété de cette maison de plaisance.

AZEM.

Par Mahomet ! voilà ce qui s'appelle punir magnifiquement ! ( *Nourjahad va s'asseoir tout pensif sur un banc.* ) Mais, seigneur, n'allez-vous pas venir auprès de votre épouse ? Sa présence dissipera...

NOURJAHAD.

Laisse-moi. Va trouver ma chère Mandane : préviens-la doucement sur ma disgrace. Va, je sens le besoin d'être seul un instant.

( *Azem s'éloigne.* )

## SCENE V.

### NOURJAHAD, *d'abord seul, ensuite* UN GÉNIE.

( *Il fait tout à fait nuit.* )

NOURJAHAD.

Injuste Chérédin ! tu me punis d'avoir été sincère, de n'avoir point encore perdu l'habitude de t'ouvrir franchement mon cœur ! J'aime les plaisirs et les richesses ? mais quel est l'être vivant insensible aux plaisirs et à tout ce qui peut

en assurer la jouissance ? *( Il se lève. )* Oui, dans la supposition d'un choix libre sur l'espèce de bonheur qui flatterait le plus mes desirs, je le répète, je demanderais des richesses sans bornes, et l'immortalité pour en jouir toujours.

LA VOIX DU GÉNIE.

Tu seras satisfait, Nourjahad.

NOURJAHAD.

Qu'entends-je ?

*( Une douce mélodie se fait entendre. Un globe de feu paraît descendre du ciel et va tomber au milieu des arbustes qui couvrent la petite éminence. Un jeune homme, couvert d'une robe blanche parsemée d'étoiles, paraît sur le piédestal, qui est subitement éclairé d'une lumière éclatante. )*

Est-ce une illusion ? suis-je réellement éveillé ?

LE GÉNIE.

Rassure-toi ; je suis ton bon génie, celui qui ai veillé sur toi depuis ton enfance. Tu es favorisé du grand prophète, et j'ai reçu de lui le pouvoir de t'accorder tout ce que tu demanderas : choisis : veux-tu rentrer dans la faveur de ton maître et devoir ton bonheur à son amitié ? ou desires-tu l'accomplissement de ce souhait dont tu lui as fait l'aveu ?

NOURJAHAD.

Tout déguisement avec toi serait vain, puissant génie : je ne puis te cacher le fond de ma pensée : fais-moi donc posséder ce que j'ai desiré d'obtenir.

LE GÉNIE, *tirant un flacon enrichi de pierreries.*

Tes desirs vont être remplis : la liqueur de ce flacon te procurera l'immortalité, et tu vas te trouver plus riche que tous les monarques des Indes.

*( Nourjahad tend la main pour prendre le flacon. )*

Arrête : apprends à quelle condition tu peux recevoir ce don extraordinaire. Ton existence durera autant que celle de ce globe sublunaire ; mais elle sera souvent interrompue par de longs sommeils. Je ne parle pas du repos ordinaire que la nature exige : le sommeil auquel tu seras assujetti durera des mois, des années, peut-être un siècle entier. Si, dans le cours d'une vie sans bornes, tu restes fidèle aux principes de la raison et de l'honnêteté, tu jouiras

d'une félicité toujours égale : mais si tu abuses de la faveur du ciel et des plaisirs dons il te laissera le choix;, si pour satisfaire tes passions, tu deviens quelquesfois injuste et méchant, tu en seras puni par une suspension de tes facultés dont la durée sera proportionnée à la gravité de tes fautes.

NOURJAHAD.

Avec le projet de goûter tous les plaisirs de la vie, j'aurai soin d'éviter les excès honteux qui pourraient m'attirer cette punition.

LE GÉNIE.

Je le souhaite : prends donc ce flacon, respire cette essence divine. Prends aussi cette clef : elle ouvre ce tombeau que le tems commence à détruire; c'est celui d'un favori d'Aaroun, aïeul de Chérédin : depuis qu'il est construit nul mortel n'a osé y pénétrer. C'est là que tu trouveras des trésors. J'ai rempli ma mission : tes jours seront éternels, et tes richesses inépuisables.

*( Nourjahad débouche le flacon et le respire. Tandis qu'il ferme les yeux, vivement affecté par l'odeur pénétrante que ce flacon est censé renfermer, le génie est disparu, ainsi que la clarté qui l'environnait. )*

---

## SCENE VI.

### NOURJAHAD, *seul.*

Quelle odeur exquise et pénétrante a troublé mon cerveau! Puis-je croire à l'excès de bonheur qu'on vient de me promettre? Voici cette clef.... voyons si je n'ai point été le jouet d'une illusion.

*( Il va ouvrir le tombeau. On voit dans l'intérieur, à la clarté d'une lampe pendue à la voûte, un grand vase d'or, et, sur le piédestal qui le supporte, ces mots écrits en lettres lumineuses :* TU PEUX PUISER SANS LE TARIR JAMAIS. *Nourjahad va découvrir le vase : on voit des pièces d'or et des pierreries qui s'élèvent à comble au-dessus du bord. )*

Ciel! que de richesses! ce vase en est comblé. ( *Il lit l'inscription.* ) Tu peux puiser sans le tarir jamais!

*( Il va avec vivacité prendre à poignées les pièces d'or et les pierreries qui comblent les vase, et les pose sur une tablette à côté. On voit alors d'autres pièces d'or former d'elles-mêmes un nouveau comble au-dessus du bord du vase, et remplacer celles que Nourjahad vient d'en tirer. )*

Rien n'égale mon ravissement ! ô Mahomet ! il est donc vrai que tu m'as exaucé ?

*( Il prend le plus qu'il peut de l'or qu'il a versé d'abord sur la tablette. )*

O félécité ineffable ! tous les plaisirs qui peuvent embellir la vie des mortels sont désormais mon partage ! Mille projets plus séduisans les uns que les autres se pressent dans ma tête : des palais magnifiques, la délicatesse de ma table, les beautés de mon sérail... Je ne puis contenir les transports de mon ivresse ! Mais j'entends du bruit : on vient ; fermons vîte ce tombeau.

*( Il ferme le tombeau. )*

---

## SCENE VII.

### NOURJAHAD, AZEM.

AZEM.

Seigneur, votre chère Mandane va venir respirer le frais de cette belle soirée. Elle m'a parue affligée de votre disgrace, mais elle espère que Chérédin....

NOURJAHAD, *gaîment*

Dis-moi, mon cher Azem, que ferais-tu, si tu avais des trésors à ta disposition ?

AZEM.

Ce que je ferais ?.... ma foi... bien des choses : le vin, la table, par exemple... entreraient pour beaucoup dans la liste de mes plaisirs.

NOURJAHAD.

Et les femmes ?

AZEM.

Aussi ; mais à mon âge on commence à oublier celui-là. Au vôtre, il eût peut-être été nommé le premier. Il en est encore un que j'imagine bien grand et que je m'empresserais de goûter : c'est celui de la bienfaisance : on dit qu'on n'est jamais vieux pour celui-là.

NOURJAHAD.

Tu as raison : ce plaisir entre bien aussi dans mon plan. Mais en attendant que je trouve l'occasion de m'y livrer, je veux composer ma félicité de tous ceux qui peuvent flatter délicieusement mes sens. Je te nomme

d'abord mon sur-intendant. Tu vas monter ma maison, m'acheter des esclaves, et faire venir aussitôt cet Assan qui me vendra toutes ses femmes, à quel que haut prix qu'il les mette. Que, dès demain, ces jardins retentissent de concerts, de chants mélodieux et des cris folâtres de toutes ces jeunes odalisques qui en peupleront les bosquets mystérieux. Table somptueuse, vins délicieux, parfums exquis, que tout abonde ici par tes soins Tu m'aideras à imaginer les moyens de varier chaque jour mes jouissances : que l'or se répande à foison ; ne le ménage point, je puis suffire à tout.

AZEM.

J'aime assez ce petit plan de vie. A défaut de réalité, j'admire vraiment les ressources de votre imagination.

NOURJHAD, *lui montrant des poignées d'or.*

Cet or est-il imaginaire, mon cher Azem? et ce diamant qui vaut ceut fois cette somme?

AZEM.

Que vois-je! c'est donc sérieusement ? — Mais d'où peuvent venir ces richesses?

NOURJAHAD.

Qu'il te suffise de savoir qu'elles m'appartiennent; Cours promptement exécuter tout ce que je viens de te prescrire.

AZEM.

Ma foi l'occasion est belle : le marchand Assan, que le sultan a refusé de recevoir, est sûrement encore dans le caravanserail voisin; j'y cours et je vous l'amène sur-le-champ.

NOURJAHAD.

Va, mon cher Azem, ne perds pas de tems.

AZEM.

Pour abréger le chemin, je vais sortir par la porte du parc, et c'est aussi par là que j'introduirai Assan et son aimable suite.

*( Il sort par le fond, à gauche. )*

---

## SCENE VIII.

MANDANE, NOURJAHAD, *plusieurs* ESCLAVES.

MANDANE, *descendant les degrés du péristile.*

Où va donc Azem avec tant de précipitation ?

NOURJAHAD, *avec une espèce d'embarras.*

Ma chère Mandane, il va... L'objet de sa commission t'étonnera sans doute : apprends, ma tendre amie, qu'au moment où le procédé de Chérédin a blessé mon cœur, le ciel lui-même a pris soin de m'en consoler. Un génie bienfaisant vient de m'apparaître ; il m'a fait voir dans ce tombeau un trésor dont il m'a laissé la disposition, et qu'aucune profusion ne peut épuiser. Chère moitié de moi-même, ne mets point de bornes à tes desirs ; du couchant à l'aurore, l'univers n'aura rien de précieux que je ne puisse te procurer ; fais un signal, et mille esclaves s'empresseront d'exécuter tes moindres volontés.

MANDANE.

Cher Nourjahad, si ces richesse peuvent contribuer à ton bonheur, je m'en réjouis avec toi. Quant à ta Mandane, les sentimens de ton cœur sont pour elle plus que les trésors de Golconde, et toutes les richesses de l'Orient.

NOURJAHAD.

Ah ! ce cœur est à toi pour la vie !

*( Pendant une phrase de symphonie, Nourjahad parle bas à un esclave, et paraît indiquer par ses gestes que c'est en ces lieux qu'il veut qu'on apporte tout ce qui est nécessaire pour une collation. Les esclaves sortent, et, pendant le reste de la scène, ils apportent successivement une petite table, des vases, des bocaux et des piles de carreaux. D'autres apportent des plaques à branches garnies de lumières, qu'ils attachent contre le péristile et contre les arbres. La rampe se lève alors, et éclaire le devant de la scène, tandis que le fond reste dans l'obscurité. )*

MANDANE, *souriant.*

Mais la commission d'Azem ?

NOURJAHAD.

Il est allé chercher Assan, qui va venir avec ses odalisques. Puis-je rien épargner pour te former une cour brillante ?

MANDANE.

Mais ta Mandane n'a-t-elle rien à craindre de ta légèreté, et de cette ardeur que tu montres pour des jouissances qu'elle ne pourra pas toujours partager avec toi ? Ces femmes que tu veux acheter...

NOURJAHAD.

Quels que soient leurs attraits, ils ne porteront aucune

atteinte à l'amour que tu m'inspires. Tu n'as rien à redouter d'une comparaison qui ne pourra qu'ajouter du prix à tes charmes. Tu seras parmi ces belles esclaves comme la rose naissante au milieu d'un parterre éblouissant : les diverses odeurs de mille fleurs qui l'entourent se mêlent au parfum qu'elle exhale, et nous le font respirer avec plus de volupté.

MANDANE.

Tant que je serai sûre de ton cœur, j'applaudirai moi-même à tout ce que tu croiras capable d'ajouter à ta félicité.

( *On entend une marche avec cymbales et triangles.* )

Qu'entends-je ?

NOURJAHAD.

C'est sans doute Assan qui arrive.

---

## SCENE IX.

MANDANE, NOURJAHAD, AZEM, ASSAN; FEMMES VOILÉES, *parmi lesquelles est* ZULIME; ESCLAVES et MUSICIENS.

( *Nourjahad fait asseoir Mandane à ses côtés, sur des carreaux, auprès de la petite table. Assan fait défiler devant lui toutes les femmes voilées sur un air de marche.* )

ASSAN, *d'un ton rude.*

Aimable favori de notre sublime sultan, si sa hautesse t'a chargé du soin de choisir pour elle, j'espère que tu trouveras ici des beautés dignes du premier harem de l'Asie.

NOURJAHAD.

Marchand, apprends que je n'ai rien à démêler avec les plaisirs du sultan : c'est pour moi que je vais choisir : c'est moi qui t'achèterai toutes tes femmes si elles me conviennent.

ASSAN, *d'un air de surprise.*

Toutes, seigneur!... Allons, pourvu que.... Je te préviens que j'en ai qui m'ont coûté fort cher. La beauté, quand elle est seule, se maintient assez à l'ancien taux ; mais les talens et les graces ingénues renchérissent d'une manière effrayante.

AZEM.

Ces diables de marchands profitent toujours des mauvaises années.

NOURJAHAD.

Allons, Assan, fais lever tous ces voiles.

(*Assan fait un signal, et toutes les femmes lèvent leurs voiles.*)

NOURJAHAD, *les parcourant des yeux.*

Bien, très-bien.

MANDANE.

J'en aperçois de fort aimables.

AZEM, *les examinant l'une après l'autre.*

Pas mal. — Oh! oh! — Eh! eh! piquante! — Ce petit nez... jolie, en vérité.

NOURJAHAD.

Eh bien, Azem, tu vas me communiquer tes avis, sans doute?

AZEM.

Ma foi, seigneur, j'y serais fort embarrassé. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je rajeunis à voir ce charmant troupeau.

NOURJAHAD, *remarquant Zulime.*

Vois-tu cette jolie brune à l'œil agaçant?

ASSAN.

Si tu le desires, tu vas l'entendre chanter.

NOURJAHAD.

Volontiers.

ASSAN *à Zulime.*

Approche, Zulime, et chante.

NOURJAHAD.

Cette jolie bouche va sans doute chanter l'amour?

ASSAN, *toujours d'un ton dur.*

Entends-tu, Zulime, chante-nous de l'amour.... la.... du moëlleux..... du tendre.

ZULIME *chante le morceau suivant:*

O source de volupté pure!
Amour, viens combler nos desirs:
Tout nous offre dans la nature
L'image de tes doux plaisirs.

Sous cet épais feuillage,
Quel transport amoureux
Agite le plumage
De ces oiseaux heureux ?
Le papillon volage
Caresse fleurs des champs;
Ce flexible nuage
Cède aux baisers des vents.

O source de volupté pure ! etc.

Je vois dans la prairie
Ce verd gazon frémir :
C'est l'effet, je parie,
Des baisers du zéphir.
Cette onde qui murmure
Sous de rians berceaux,
Caresse la verdure
Qui caresse ses flots.

O source de volupté pure ! etc.

NOURJAHAD.

Belle Zulime, on ne peut point inviter à l'amour avec plus de séduction. (*A Azem.*) Allons, Azem, fais prix avec ce marchand : je garde toutes ses femmes, ses musiciens et tous ses esclaves.

(*Azem et Assan s'écartent sur le côté de la scène, et paraissent se débattre entre eux sur les prix.*)

MANDANE.

Cette Zulime me plaît, et je desire me l'attacher.

NOURJAHAD.

Elle t'appartient dès ce moment : ma chère Mandane, combien ton caractère m'enchante ! car j'aurais été au désespoir qu'une inquiétude sans véritable objet eût un seul instant troublé ton bonheur.

MANDANE.

Non, Nourjahad. Je connais mieux mes intérêts : je veux que ta Mandane ne s'offre jamais à tes yeux qu'entourée de tout ce qui peut te plaire.

(*Mandane accueille Zulime, et la fait asseoir à côté de Nourjahad. Tandis que celui-ci se détourne pour parler à Zulime, on voit Mandane verser quelque chose dans son gobelet. Elle invite son époux à boire, ce qu'il fait avec l'air satisfait de la complaisance de Mandane. Ceci s'exécute promptement, pendant quelques mesures de symphonie.*)

AZEM *à Assan.*

Par la barbe d'Ali, c'est trop criant! j'acheterais une province à ce prix-là!

ASSAN.

Je n'en rabattrai pas un sequin.

NOURJAHAD *à Azem.*

Qu'est-ce, Azem? tu n'as pas encore fini avec ce marchand?

AZEM.

Seigneur, il n'est point raisonnable.

NOURJAHAD *se levant ainsi que Mandane.*

On lui donnera ce qu'il demande. Finissons. Vois d'abord ce qu'il estime ce diamant.

*(Il lui donne un diamant.)*

AZEM *à Assan.*

Ceci vous paraît-il de poids? (*Assan fait un geste d'admiration.*) Et vous vous en contentez?

*(Assan prend le diamant, et se retire avec les démonstrations de la plus grande joie.)*

Diable! il faut que ce bijou soit d'un prix bien étonnant!

---

## SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* ASSAN.

NOURJAHAD.

Mon cher Azem, emmène toutes ces femmes, et choisis pour chacune un appartement convenable.

AZEM *aux femmes.*

Allons, gentilles poulettes, suivez-moi, et surtout tâchez de vous accorder entre vous. (*Toutes les femmes s'empressent autour de lui.*) Oui, oui, soyez tranquilles, il ne vous manquera rien. Comme on va me faire la cour! N'est-il pas vrai que vous me trouvez un homme charmant? Allons, venez.

NOURJAHAD *à Mandane.*

Il me vient une idée. (*A Azem, qui se dispose à sortir avec*

*les femmes )* Écoute, Azem. (*Azem s'approche, et Nourjahad continue.*) Ma chère Mandane, je veux, dans les jardins délicieux qui entourent ce palais, créer l'image du paradis de Mahomet : qui mieux que ces aimables odalisques, et Mandane à leur tête, représenteront les belles houris qui peuplent, dit-on, les célestes bocages pour enivrer les vrais croyans d'éternelles voluptés? Azem, je te charge des détails de cette fête.

AZEM.

Il n'est pas aisé d'imiter tout ce qui caractérise ces filles du ciel. Par exemple, on dit qu'il y en a de plusieurs couleurs, de rouges, de bleues, de jaunes ; que sais-je ? Tout cela peut être fort beau dans des appas aériens qui ont la transparence des éméraudes et des saphirs; mais toute autre couleur que le lys et la rose, irait fort mal à nos terrestres houris.

NOURJAHAD.

Eh! sans doute. Mais tu as de l'imagination, je me repose sur ton intelligence.

AZEM.

Vous serez satisfait. D'ailleurs, avec de jolies femmes on fait aisément des houris; car, dans ma jeunesse, en rêvant au paradis du prophète, mon imagination y rencontrait souvent des appas de ma connaissance.

NOURJAHAD.

Je veux être le Mahomet de ce nouveau paradis : et toi, Mandane, mon amour et ta beauté t'y destinent le rôle de la belle Cadiza, favorite du grand prophète.

MANDANE.

J'admire, Nourjahad, avec quelle facilité tu te consoles de ta disgrace. Que dira Chérédin en te voyant négliger, au sein des voluptés et dans l'oubli des devoirs, le soin de recouvrer son estime et sa faveur ?

NOURJAHAD.

Que m'importe l'injuste et capricieux Chérédin !

MANDANE.

Que t'importe, dis-tu ? qu'est donc devenue l'amitié dont tu paraissais payer la sienne ?

NOURJAHAD.

La sienne ? Ah ! s'il m'aimait véritablement autant que

je l'aime encore ! oui, Mandane, Chérédin m'est toujours cher : mais, dussé-je en souffrir au fond du cœur, s'il a des caprices, j'aurai de l'obstination, et je ne serai point le premier...

*( Nourjahad paraît éprouver un étourdissement, et va s'appuyer contre le péristile. )*

MANDANE, *affectant un air d'inquiétude.*

Tu te trouves mal, mon ami ?

NOURJAHAD.

Ce n'est rien : un engourdissement subit... Je sens le besoin de prendre quelque repos...

MANDANE.

Viens dans le pavillon qu'ombrage le bosquet des palmiers ; c'est là que les zéphyrs parfumés te rafraîchiront pendant ton sommeil.

*( Les femmes se rangent sur deux files aux deux côtés des degrés du péristile : Nourjahad passe entre elles, soutenu par Mandane, et entre dans le palais. )*

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

*Le théâtre représente la partie la plus agréable des jardins de Nourjahad. Dans le fond, une terrasse plantée d'arbres, à travers lesquels on aperçoit un bosquet percé de longues allées. Sur le devant, à gauche, un joli pavillon en rotonde. De l'autre côté, un petit arbre, sur l'écorce duquel on distingue une inscription. A deux pas plus loin, un gros arbre de la même espèce, mais dont le tronc est caché par le branchage du premier.*

## SCENE PREMIERE.

AZEM, BOSTANGIS et ESCLAVES.

*( Plusieurs bostangis et esclaves sont occupés à former des guirlandes et des devises, sous la direction d'Azem. Azem, après avoir témoigné par ses gestes qu'il voit venir Nourjahad, fait sortir tout le monde par la droite, à l'exception du principal bostangi qui reste occupé dans le fond du jardin. )*

AZEM, *se rapetissant.*

Voici Nourjahad. N'oublions pas que je suis un peu vieilli.

*( Il s'éloigne aussi par la droite, en faisant quelques signes au bostangi. )*

## SCENE II.

NOURJAHAD, LE BOSTANGIS.

NOURJAHAD, *entrant par la gauche avec humeur.*

Comment ! je ne rencontrerai personne ! Mandane, Azem, que sont-ils devenus ? On m'a laissé seul pendant mon sommeil ; et à mon réveil, je ne trouve pas même un esclave pour

me répondre ! *( Apercevant le bostangi ).* Voici quelqu'un, enfin. *( Appelant. )* Bostangi ?

LE BOSTANGI *s'éloignant avec effroi.*

Ciel ! que vois-je !

NOURJAHAD.

Tu fuis, misérable ! arrête ! ou crains mon courroux !

LE BOSTANGI, *s'approchant en tremblant.*

C'est vous, seigneur ? pardon.... Il y a si long-tems...

NOURJAHAD.

Où est Mandane ?

LE BOSTANGI, *d'un air affligé.*

Mandane, hélas ! elle est dans le séjour où l'on reçoit la récompense de ses vertus : elle jouit à présent du prix des siennes.

NOURJAHARD.

Grand Dieu ! par quel fatal accident suis-je privé si subitement de cette femme adorable ?

LE BOSTANGI.

Ce n'a pas été subitement ; Mandane est morte en donnant le jour à un fils....

NOURJAHAD.

Insolent ! oses-tu bien aigrir ma douleur en calomniant ma bien-aimée ! tu sais qu'il n'y a pas huit jours qu'elle m'a donné sa main.

LE BOSTANGI.

Il y a plus de trois ans qu'elle est morte, seigneur.

NOURJAHAD, *furieux.*

Trois ans, malheureux ! te jouerais-tu de ton maître ?...

LE BOSTANGI, *se sauvant dans le fond, où il reste.*

Voici Azem qui vous dira que je n'en impose pas.

---

## SCENE III.

NOURJAHAD, AZEM ET LE BOSTANGI *dans le fond.*

*( Azem paraît un peu plus vieux, plus courbé que dans l'acte précédent. )*

NOURJAHAD.

Ah ! viens, Azem : explique-moi ce que signifient les choses étranges que l'on me raconte. Mandane....

AZEM.

Hélas ! seigneur.... Mais, mon cher maître, laissez-moi me réjouir de vous voir enfin sorti de cet assoupissement mystérieux qui nous a causé tant d'alarmes.

NOURJAHAD, *considérant Azem.*

Mais.... qu'as-tu donc, Azem ? je te trouve bien changé.... *( A part. )* Serait-il possible, en effet !... Ce don que j'ai reçu, et la condition qui y était attachée....

AZEM.

Seigneur, je me porte à merveille : mais à l'âge que j'avais quand vous vous êtes endormi, on vieillit rapidement.

NOURJAHAD, *à part.*

Je tremble de m'assurer de la vérité ! *( A Azem. )* Combien de tems ai-je dormi ?

AZEM.

Quatre ans et un mois. Chaque jour je vous regardais avec étonnement ; je vous voyais un visage frais et vermeil ; vous paraissiez même respirer : bientôt j'écartai tout le monde, en prétextant que dans votre maladie, vous ne vouliez voir que moi. Mais par quel prodige ?....

NOURJAHAD, *vivement.*

Est-il bien vrai que ma chère Mandane....

AZEM.

Trop vrai. *( Montrant le petit arbre à droite. )* Voici sur cette écorce ce qu'elle grava peu de jours avant sa mort,

*( Nourjahad s'approche vivement de l'inscription. )*

Vous voyez que cette empreinte n'est pas nouvelle.

NOURJAHAD *lit avec la plus grande émotion.*

CHER NOURJAHAD, FAUT-IL MOURIR AVANT TON RÉVEIL ! Grand Dieu ! il est donc vrai que je l'ai perdue ! *( Il baise l'inscription. )* Mandane, Mandane ! toi que j'adorais !

AZEM.

C'est moi qui ai reçu ses derniers ordres et ses derniers soupirs : ses ordres ont été pour son enfant qu'elle me recommanda pour l'amour du père, et ses derniers soupirs ont été pour vous.

NOURJAHAD.

Et mon enfant ?

AZEM.

Il est ici.

NOURJAHAD.

Ah ! je veux voir tout ce qui me reste de l'épouse la plus chérie !

AZEM.

Vous allez le voir.

( *Il parle au bostangi qui sort sur-le-champ. Nourjahad paraît profondément préoccupé : il sort de sa rêverie, observe autour de lui, et s'approche confidemment d'Azem.* )

NOURJAHAD.

La vie de ton maître est assujettie à une étrange destinée !

AZEM.

A en juger par votre long sommeil, elle est étrange en effet : si vous devez cela au génie qui, à ce que m'a dit Mandane, vous a découvert un si riche trésor, il ne vous a point fait une grande grace. Avoir, et ne pas jouir, ma foi, autant vaut rester pauvre.

NOURJAHAD.

Mandane n'a point su qu'avec ces richesses inépuisables, ce génie m'a offert aussi l'immortalité, mais à condition que ma vie pourrait être quelquefois interrompue par des sommeils de plusieurs années. J'ai accepté sans réfléchir aux conséquences d'un inconvénient qui me paraissait effacé par l'importance et l'éclat du bienfait. Je te montrerai le vase mystérieux qui renferme mes trésors ; je te charge de le transporter, pendant la nuit, dans le plus secret de mes appartemens. Veille sur ma maison, règles-en les détails, et surtout cache bien à tout le monde le sort de ton maître.

AZEM.

Vous pouvez compter sur mon zèle et sur ma discrétion : mais si l'un de ces accidens de sommeil durait plus long-tems que le dernier, et qu'il m'arrivât de mourir avant votre réveil, qui sait ce que vous deviendriez ? On pourrait vous enterrer tout vivant, et il vous faudrait passer votre éternité dans un tombeau.

NOURJAHAD.

Tu me fais frémir ! Tout ce que je puis faire, c'est de te

conjurer, mon cher Azem, de révéler mon secret, autant que tu le jugeras convenable, à celui de mes esclaves dont la fidélité te sera plus connue, et si l'ange de la mort vient frapper ta tête avant que mes sens soient délivrés de leurs mystérieuses chaînes, transporte-lui la tâche que tu veux prendre, et que tu conserveras dans ma maison tant que tu vivras.

AZEM.

Personne ne mérite mieux que l'aimable Zulime cette marque de confiance : c'est de toutes vos esclaves celle qui a le plus sincèrement gémi de votre disgrace. Mandane lui avait accordé son amitié, et Zulime la pleûre encore tous les jours.

NOURJAHAD, *avec intérêt*

Zulime, dis-tu ? N'est-ce pas cette odalisque...

AZEM.

Oui, seigneur, que vous avez distinguée parmi les femmes qu'Assan vous a vendues.

NOURJAHAD.

Je la verrai, et elle me parlera de Mandane.

AZEM.

Voici votre fils qu'on vous amène.

---

## SCENE IV.

UN ENFANT, LE BOSTANGI ET LES PRÉCÉDENS.

NOURJAHAD *prenant l'enfant dans ses bras.*

Cher enfant, viens dans mes bras... Mandane ! il est donc vrai que je ne te verrai plus ! *( Il embrasse l'enfant. )* Azem, la vue de cet enfant me fait mal, elle irrite la douleur de ma perte : qu'on l'éloigne, je ne suis point encore assez fort, pour supporter cette consolation.

*( Le bostangi emmène l'enfant. )*

---

## SCENE V.

NOURJAHAD, AZEM.

NOURJAHAD.

Si je m'attache à cet enfant, je le perdrai à son tour ; l'avenir me paraît affreux !

AZEM.

Vous qui jouissez d'une éternité si miraculeuse, vous devez vous préparer à pleurer souvent de pareilles pertes.

NOURJAHAD.

Quelle réflexion tu me présentes! Que ne vint-elle quand je fis mon choix! Mais, après tout, ne puis-je étouffer cette sensibilité qui n'est que le signe de la faiblesse humaine? le sage doit être impassible. C'est à un être aussi favorisé que je le suis qu'il appartient de purger son cœur de ce venin terrestre. Oui, à mesure que je verrai le tems menacer mes liaisons, j'en contracterai de nouvelles. Une beauté me sera ravie, c'est une fleur que je remplacerai. Le tems, d'ailleurs, le tems est le remède de tous les maux: il efface les cruels souvenirs; enfin, il est beau de vivre toujours et d'avoir les moyens de satisfaire tous ses goûts! Chassons d'importunes idées, et cherchons des distractions dans les plaisirs de tous les genres.

AZEM.

Eh bien, seigneur, quand je me suis aperçu tantôt à vos mouvemens que votre long sommeil allait finir, j'ai prévu que vous auriez besoin d'agréables distractions, et j'ai fait préparer la fête que vous avez ordonnée vous-même il y a quatre ans. Si vous le desirez, vous allez voir paraître nos aimables houris.

NOURJAHAD.

J'y consens; et puisque j'ai perdu celle qui devait être pour moi la véritable Cadiza, que l'aimable Zulime la remplace.

AZEM.

J'avais aussi prévu votre intention à son égard.

NOURJAHAD.

Je te charge aussi de régler tout pour mon prochain départ.

*( Azem, au mot de départ, fait signe à un esclave qui entre un instant après. )*

Je veux parcourir la terre entière, goûter les plaisirs qui appartiennent à chaque sol, à chaque climat, aux mœurs des diverses nations. La variété continuelle des objets qui frapperont mes regards, formera la plus puissante diversion aux chagrins de mon cœur. Va, mon cher Azem.

AZEM.

Vos ordres vont être exécutés.

*( Il tire une lettre de sa poche, qu'il donne à l'esclave sans que Nourjahad s'en aperçoive, et sort. )*

## SCENE VI.

NOURJAHAD, L'ESCLAVE *qui lui présente une lettre.*

NOURJAHAD.

Donne. Le cachet du sultan ! *( Il fait signe à l'esclave de s'éloigner , et ouvre la lettre. )* On ne m'a point dit que Chérédin se fût informé de son ami pendant son sommeil : voyons ce qu'il m'écrit aujourd'hui. *( Il lit. )* « Oubli , ingratitude , « voilà ce qu'avec raison je puis reprocher à Nourjahad . qui « depuis quatre ans n'a rien tenté pour se réconcilier avec « moi. » *( Avec réflexion. )* Depuis quatre ans ! *( Il continue )* « J'ai appris ses extravagantes profusions : je ne veux point, « par un reste d'amitié, chercher à pénétrer dans le secret « de ses richesses ; mais, comme je ne veux point non plus « qu'il en abuse publiquement , je lui notifie qu'il est pri- « sonnier chez lui , et que, tant que j'existerai, il n'aura point « la liberté d'en sortir. J'ai pris des mesures efficaces pour la « parfaite exécution de cet arrêt.

CHEREDIN. »

Quelle tyrannie ! je l'oublie depuis quatre ans , dit-il ! Eh bien ! qu'il me croie coupable, je ne lui révélerai point la cause d'un oubli dont , hélas ! je suis bien innocent !

## SCENE VII.

NOURJAHAD, AZEM.

AZEM.

Nous venons de nous apercevoir que l'enceinte extérieure du jardin , ainsi que toutes les issues du palais, sont gardées par des soldats du sultan. Que signifie cette mesure extraordinaire ?

NOURJAHAD, *lui donnant la lettre de Chérédin.*

En voici la raison : lis. *( Azem parcourt la lettre des yeux. )* Cruel ami ! tu veux donc me forcer à considérer le terme de ta carrière , comme celui de ma délivrance ? Tandis qu'il m'eût été si doux... Que ces idées me tourmentent !

AZEM, *lui rendant la lettre.*

Voilà votre voyage furieusement retardé.

NOURJAHAD.

Eh bien ! tâchons de charmer les ennuis de ma captivité.

Redoublo de zèle, mon cher Azem : envoie dans toutes les part es de la terre des hommes intelligens ; qu'ils m'en rapportent tout ce que le luxe et les beaux arts ont inventé pour augmenter les jouissances de la vie ; qu'on réunisse dans mon palais les beautés les plus séduisantes de l'Europe et de l'Asie ; que l'or surmonte les obstacles, détruise les scrupules, et fasse taire tous les intérêts.

AZEM.

Oui, seigneur : si l'on nous défend de parcourir l'univers ; eh bien ! l'univers viendra chez nous. Cela sera charmant !

*( On entend une douce symphonie. )*

NOURJAHAD.

Qu'entends-je ?

AZEM, *s'inclinant devant Nourjahad.*

Seigneur, c'est la marche des célestes houris qui viennent présenter leurs hommages à notre grand prophète. Quant à la diversité de leurs couleurs, vous ne la trouverez que dans leurs vêtemens : nous ne pouvions pas mieux faire.

---

## SCENE VIII.

ZULIME, HOURIS et LES PRÉCÉDENS.

*( A un frémissement de timbales, toutes les femmes de Nourjahad paraissent, en même tems, à toutes les issues du jardin. Les unes garnissent la terrasse dans le fond ; d'autres se montrent entre les colonnes du pavillon, et toutes ensemble forment le plus brillant tableau : quelques-unes apportent des vases de parfum, des vases à boire, de riches carreaux qu'elles déposent sur les gradins du pavillon. Pour représenter les diverses couleurs qu'on attribue aux houris, elles ont des tuniques de gaze diversement colorées. Il y en a de bleues, de roses, de jaunes-orangé et de blanches avec des bordures en paillettes. Nourjahad va s'asseoir sur les carreaux à l'entrée du pavillon. Zulime paraît ensuite dans le costume le plus galant, avec des étoiles d'or sur un fond d'azur. Les autres houris dessinent des groupes autour d'elle. )*

NOURJAHAD.

Approchez, aimable Zulime.

AZEM.

Vous voyez la belle Cadiza, l'objet de l'éternel amour du prophète.

ZULIME *s'approche de Nourjahad, et chante le morceau suivant :*

An paradis que le prophète
Ouvre aux fidèles musulmans,
Chaque jour est un jour de fête,
Chaque saison est le printems.
Houris, toujours jeunes et belles,
Offrent baisers voluptueux ;
Flammes d'amour toujours nouvelles
Brûlent les cœurs toujours heureux.

Mais ces voluptés immortelles
Sont pour les hommes vertueux.

*CHŒUR.*

Mais ces voluptés immortelles, etc.

ZULIME.

Là tout partage
Transports d'amour ;
Sur tout visage
C'est feu d'amour ;
Dans tout langage,
Accens d'amour ;
Dans frais bocage,
Concerts d'amour ;
Et sous l'ombrage,
Larcins d'amour.
Flammes d'amour toujours nouvelles
Brûlent les cœurs toujours heureux.

Mais ces voluptés immortelles
Sont pour les hommes vertueux.

*CHŒUR.*

Mais ces voluptés immortelles, etc.

NOURJAHAD.

Charmante Zulime! que tu représentes bien cette Cadiza, le plus bel ornement du ciel des houris! Un sort cruel m'a ravi la seule rivale qui pouvait te disputer ce titre.
*( Il l'invite à s'asseoir près de lui. )*

ZULIME.

Combien la belle Mandane méritait votre amour, seigneur! Mon cœur trouvera des charmes à la pleurer avec vous.

NOURJAHAD.

Ah! tu m'enchantes !

*( Zulime va s'asseoir auprès de Nourjahad. Les houris exécutent des danses. Les couleurs se mêlent, et se séparent alternativement dans les pas qu'elles dessinent. Plusieurs danseurs noirs et blancs, galamment vêtus, viennent se prosterner devant Nourjahad, et paraissent lui demander la faveur de se mêler à la danse des houris. )*

NOURJAHAD.

Qu'est-ce donc, Azem?

AZEM.

Seigneur, ce sont quelques-uns de vos fidèles esclaves que j'ai choisis pour représenter les bienheureux de notre paradis.

NOURJAHAD.

J'admire ton invention; mais....

AZEM.

Oh ! ne craignez rien; leur béatitude sera sans conséquence.

*( Nourjahad fait un signe de consentement, et les jeunes gens se joignent aux houris qui les agacent; ils les poursuivent dans leurs danses, et elles finissent par se laisser prendre.* Nourjahad *remarque une jolie danseuse qu'il n'a point encore vue parmi ses femmes : il appelle Azem, et paraît l'interroger à son sujet; pendant un point d'orgue où la danse reste en position, Azem répond : )*

Seigneur, c'est une nouvelle acquisition que, pendant votre sommeil....

NOURJAHAD.

Elle est charmante!

*( La danse continue. )*

---

## SCENE IX.

LE BOSTANGI et LES PRÉCÉDENS.

*( Le Bostangi vient annoncer quelque chose à* Nourjahad. *La danse s'interrompt aux premiers mots qu'il prononce. )*

NOURJAHAD.

Un vieillard et sa femme ?

LE BOSTANGI.

Ils attendent une grace de ta justice.

NOURJAHAD.

Ils prennent bien leur tems ! Je ne puis les recevoir.

ZULIME.

Seigneur, vous ne renverrez point ainsi ces malheureux ; ne négligez pas le plaisir nouveau dont l'occasion s'offre à vous : cette fête ressemblera bien plus à ce paradis que vous voulez représenter si vous cherchez à l'embellir par une de ces bonnes actions dont il est la récompense.

NOURJAHAD *au bostangi.*

Eh bien, sais-tu ce qu'ils me veulent ?

LE BOSTANGI.

Ils viennent réclamer leur fille Fatmé : c'est cette jeune odalisque ; *( montrant la danseuse qu'a remarquée* Nourjahad. *)* elle leur a été enlevée il y a quelques mois par un corsaire : après avoir long-tems perdu l'espérance de la revoir, ils ont appris d'un marchand d'esclaves que tu la lui avais achetée ; à cette nouvelle, ils se sont empressés de vendre tout ce qu'ils avaient de propriété, et sont venus à pied de bien loin pour t'en rembourser le prix.

NOURJAHAD.

Fatmé, l'un des premiers ornemens de mon sérail ! Non, Fatmé m'appartient, et je la garde. *( A Azem. )* Azem, tu leur compteras le double de la somme que Fatmé m'a coûté, et qu'ils se retirent.

AZEM.

Seigneur, ce n'est pas de l'or qu'ils demandent.

NOURJAHAD *au bostangi, avec un mouvement d'impatience.*

Bostangi, ne m'as-tu pas entendu ? sors, et qu'on ne m'en parle plus.

*( Le bostangi se retire. )*

---

## SCENE X.

*( Deux esclaves apportent, l'un une longue pipe, l'autre un riche réchaud. Zulime prend la pipe qu'elle charge elle-même, et la présente à* Nourjahad. *)*

ZULIME, *avec intention.*

Nourjahad parait rêveur ?

NOURJAHAD.

Ai-je tort d'avoir de l'humeur? Je ne pourrai donc point me livrer au plaisir sans être troublé par d'importunes réclamations?

*(Il fume avec vivacité et avec agitation.)*

ZULIME *aux femmes.*

Mes aimables compagnes, continuez vos danses légères; et surtout Fatmé, dont les graces ont tant de pouvoir sur l'esprit de son maître.

NOURJAHAD.

Non. Je ne suis point en ce moment disposé à prendre part à vos jeux.

ZULIME, *malignement.*

Eh bien, que la fête finissse; je sens comme vous qu'il faut le calme de l'ame pour bien goûter les délices du paradis de Mahomet.

*(La symphonie répète le chant des deux vers :* Mais ces voluptés immortelles sont pour les hommes vertueux. *A peine Nourjahad a-t-il fumé quelques tems, que le sommeil le prend ; sa tête tombe sur les coussins qui l'entourent. Aussitôt qu'il est endormi, Zulime parle en pantomime à des esclaves à qui elle paraît donner des ordres ; elle leur indique particulièrement le petit arbre où se trouve l'inscription, et le gros arbre qui est derrière celui-là. Tout le monde s'éloigne doucement, et la toile se baisse.)*

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE TROISIÈME.

*Même décor que dans l'acte précédent. Des draperies ferment les ouvertures du pavillon. On a fait disparaître le petit arbre qui portait l'inscription de Mandane. Mais la même inscription se lit en grandes lettres sur le gros arbre qui était derrière, et dont le tronc n'étant plus offusqué par le feuillage du premier, peut faire croire à Nourjahad, qui n'en a point calculé la distance, que c'est le même arbre, dont la crue est censée avoir grandi les caractères de l'inscription.*

### SCENE PREMIERE.

NOURJAHAD, UN MUET.

(*Pendant une symphonie qui annonce le prochain réveil de Nourjahad, un muet vient doucement entr'ouvrir la portière du pavillon. Il témoigne par ses gestes que Nourjahad va s'éveiller. Il se retire à l'autre coin du théâtre, où il reste immobile.*)

NOURJAHAD, *sortant du pavillon.*

Je sors d'un sommeil pénible et peu naturel. J'ai eu beau tantôt chercher à le combattre, il m'a fallu y succomber. J'ai fait un songe désagréable !.... Ces bonnes gens que j'ai refusé d'entendre ce matin... ce vieillard... Allons, je veux leur rendre leur fille. J'ai eu tort. Tant d'autres pourront la remplacer... Ah ! c'est toi, ma chère Mandane, qui ne seras jamais remplacée dans mon cœur ! Cette jeune Zulime, cette autre Cadiza, est bien séduisante...... Mais Mandane !...... Allons revoir les caractères qu'elle a tracés sur l'écorce de cet.. Que vois-je ? (*Il aperçoit le grand arbre et son inscription.*) Cette inscription !... cet arbre !.... quel doute affreux vient me saisir ! c'est bien à cette place que cet arbre jeune encore..... Non ce n'est point un songe ! (*Apercevant le muet.*)

Esclave, approche ici : y a-t-il long-tems qu'on a gravé là cette inscription ?

*( Le muet témoigne qu'il craint de manifester la vérité.)*

Parle donc : depuis quand cette inscription ?

*(Le muet montre plusieurs fois ses dix doigts.)*

Arrête, malheureux muet ! Cours avertir Azem : qu'il vienne sur-le-champ.

*(Le muet lui montre d'une main la terre, et de l'autre le ciel.)*

Azem serait... Eh bien ! ne puis-je voir non plus Zulime, quelqu'une de mes femmes ? suis-je seul en ces lieux ?

*(Le muet indique qu'il va exécuter ses ordres, et sort.)*

---

## SCENE II.

NOURJAHAD, *seul.*

Le langage de ce muet m'épouvante !... En me déployant ses deux mains à plusieurs reprises, étaient-ce des années qu'il comptait ? Grand dieu !

---

## SCENE III.

NOURJAHAD, ZULIME *et autres* FEMMES *toutes voilées ; (elles sont en vieilles) différens* ESCLAVES.

*( Le caractère de la symphonie annonce l'arrivée des vieilles.)*

NOURJAHAD.

Qu'entends-je ? *( Les apercevant.)* Quels objets !... Qui êtes-vous ? que voulez-vous ?

*CHŒUR DES VIEILLES.*

C'est lui, c'est lui vraiment ;
Toujours, toujours charmant !
Que de flammes
Dans nos ames
Il rallume en ce moment !
Quelle tournure !
Quelle figure !

Le ciel, à nos vœux ardens,
Le rend, en dépit des ans,
Jeune comme la nature,
Et frais comme le printems.

*( Pendant ce morceau, Nourjahad essaie en vain de les interrompre par ses gestes et par quelques mots qui lui échappent; enfin, au moment où les femmes recommencent le chant de la reprise du couplet, il crie de toute sa force : ce qui les interrompt, ainsi que l'orchestre sur le même tems. )*

NOURJAHAD.

Paix ! — Qui êtes-vous ?

*( Toutes les femmes lèvent leurs voiles : elles paraissent en cheveux blancs et décrépites. Zulime s'approche de Nourjahad, lui prend la main, et veut la lui baiser. )*

NOURJAHAD, *la repoussant.*

Effroyable créature! d'où te vient cette hardiesse ? où sont mes femmes ? qu'elles viennent à l'instant.

*( Toutes les femmes tombent le visage contre terre. )*

ZULIME.

Hélas seigneur, m'avez-vous donc entièrement oubliée! le tems n'a-t-il laissé aucune trace qui vous rappelle votre chère Cadiza ?

NOURJAHAD.

Cadiza? toi Cadiza! Allez, retirez-vous toutes, et que je ne vous revoie jamais.

TOUTES LES FEMMES, *ensemble.*

Ah ciel!

ZULIME.

O Mahomet! faut-il survivre à l'affection de notre maître!

NOURJAHAD.

Moi! j'ai pu jamais vous aimer! Eh! qui êtes-vous toutes?

ZULIME.

Vos maîtresses, les chers objets de votre amour, que l'impitoyable main du tems a défigurés à vos yeux. Adieu, seigneur.

*( Elle va pour se retirer avec ses compagnes. )*

NOURJAHAD.

Ecoutez ! dites-moi combien de tems j'ai dormi.

ZULIME.

Quarante ans et onze mois. Je me souviens toujours que vous vous endormîtes au milieu d'une fête où vos fidèles esclaves représentaient à vos yeux les belles houris : j'y étais chargée du rôle de la céleste Cadiza. Hélas! nous ne sommes plus propres à représenter ces vierges sacrées..

NOURJAHAD.

Toi Zulime ! toi Cadiza ! toi cette jolie brune dont le sourire était si charmant !

ZULIME.

Je suis pourtant cette jolie brune.

NOURJAHAD, *l'examinant.*

En effet, je reconnais des traits... Par le temple de la Mecque, le génie qui a voulu me favoriser n'est pas plus indulgent qu'il n'avait promis de l'être.

ZULIME, *d'un air de confidence, après avoir fait signe aux autres femmes de s'éloigner un peu.*

Ah! seigneur, votre destinée est bien malheureuse! Azem m'en a confié le secret avant de mourir.

NOURJAHAD.

Azem est donc mort ! et Chérédin vit-il encore ?

ZULIME.

Oui, mais sous le poids de l'âge et des infirmités.

NOURJAHAD.

Ah! je suis du même âge que lui, et je me sens toute la vigueur de la jeunesse. Mais je n'en ai pas de grandes graces à rendre à mon génie, qui me laisse à peine le tems de vivre. Suis-je encore prisonnier dans ce palais ?

ZULIME.

Oui, seigneur.

NOURJAHAD.

Chérédin tient sa parole : je ne serai libre que quand il ne sera plus. Mais, dis-moi, Mandane que j'adorais, m'avait laissé un fils...

ZULIME.

Il n'existe plus, seigneur.

NOURJAHAD.

O ciel!

ZULIME.

Mais il a laissé une fille charmante, qui est aujourd'hui

dans sa dix-septième année : elle a été élevée dans ce sérail ; elle se nomme Azamé.

NOURJAHAD.

Je veux la voir : sa présence me consolera de toutes mes pertes.

ZULIME.

Elle a tous les traits de son aïeule Mandane.

NOURJAHAD, *vivement.*

De Mandane ! où est-elle ? pourquoi n'est-elle pas venue avec vous ? Conduisez-moi...

ZULIME.

Modérez votre impatience : aussitôt que j'ai su votre réveil, je l'ai fait avertir : elle ne peut tarder. — Mais la voilà déjà. J'étais sûre de son empressement.

NOURJAHAD *aux autres vieilles.*

Retirez-vous. (*A part.*) Je reverrai donc au moins un jeune visage !

(*Les vieilles sortent.*)

ZULIME.

Je vais m'occuper de vos besoins les plus essentiels, et pourvoir à tout ce qui peut vous être agréable, dans ces premiers momens.

NOURJAHAD.

Allez.

(*Zulime sort tandis que Mandane entre.*)

---

## SCENE IV.

NOURJAHAD, MANDANE, *sous le nom d'*AZAMÉ, (*sa mise doit avoir quelque chose de plus élégant et de plus jeune*) ESCLAVES.

NOURJAHAD.

O ciel ! Mandane ! par Mahomet ! on ne peut lui ressembler davantage. Voilà ses traits enchanteurs !

AZAMÉ.

Je puis donc enfin parler à mon aimable aïeul ! Mon père m'apprit dès mon enfance à vous révérer et à vous chérir. Je n'ai jamais passé un jour sans adresser au prophète des vœux pour votre réveil : je jouis donc aujourd'hui d'un bonheur tant souhaité !

NOURJAHAD, *lui serrant tendrement les mains*

Ma chère enfant ! (*A part.*) Voilà son sourire ! voilà l'enivrante expression de sa tendresse !

AZAMÉ, *avec un abandon ingénu.*

Ah ! laissez-moi vous embrasser.

NOURJAHAD.

Oui, viens dans mes bras, ma chère... ( *Il s'arrête et la repousse doucement.* ) Azamé, laisse-moi.... tu me présentes des traits...

AZAMÉ.

Qu'avez-vous donc, seigneur ? On m'a dit souvent que je ressemble à mon aïeule Mandane, cette ressemblance, dont je m'applaudissais, dans l'espoir de vous plaire davantage, produirait-elle un effet contraire à mon attente ?

NOURJAHAD.

Azamé !.., tu m'offres des charmes trop puissans : je revois en toi cette Mandane, objet de mon idolâtrie. — Tu n'es point Mandane : ta vue est pour mon cœur un dangereux poison ! je redoute les sentimens que tu m'inspires.

AZAMÉ.

Aimerez-vous votre Azamé ? voilà tout ce que je demande.

NOURJAHAD, *avec feu.*

Si je t'aimerai !... que trop, peut-être !

AZAMÉ.

Ah ! je suis heureuse !

NOURJAHAD.

Quelle aimable innocence ! tu ne me quitteras plus. Oui, je t'aimerai : mais ma tendresse sera digne de toi : mon amour épuré sera comme l'encens qui monte vers la divinité, sans obscurcir la sérénité du ciel. Ah ! reste auprès de moi pour consoler ( pendant quelque tems du moins ) ton malheureux aïeul. Connais-tu sa triste destinée ?

AZAMÉ.

Hélas ! Zulime m'en a fait la confidence : je vous plains !

NOURJAHAD.

Il est donc vrai qu'on ne peut se soustraire aux misères de la condition humaine ! Tu m'apparais en ce moment comme un ange consolateur : mais les ans s'écouleront : il me faudra un jour pleurer aussi ta perte. Hélas ! j'ai déjà vécu long-tems, et n'ai joui de rien en réalité !

AZAMÉ.

Pardonnez, mon cher aïeul, si j'ose vous représenter que

vous avez peut-être négligé jusqu'aujourd'hui tout ce qui pourrait vous procurer les jouissances les plus douces. On m'a dit qu'abandonné à l'ivresse des sens et aux illusions de la volupté, vous avez toujours oublié que les malheureux environnent votre brillant séjour, tandis que vous avez tant de moyens de les soulager.

NOURJAHAD, *la considérant sans l'écouter.*

*(A part.)* Tout, jusqu'au son de sa voix !...

AZAMÉ.

Mais vous ne m'écoutez pas, mon aimable aieul ?

NOURJAHAD, *amoureusement.*

Pardon, mon Azamé : ta parole, comme une douce mélodie, flatte agréablement mon oreille ; mais j'étais distrait par le charme que j'éprouve à te voir.

AZAMÉ.

Je vous parlais du plaisir qu'on ressent en soulageant les malheureux, plaisir qui, plus que tous les autres, contribuerait tant à diminuer le poids de vos ennuis.

NOURJAHAD.

Eh bien! tu m'apprendras à le goûter, ce plaisir ; je ferai tout ce qui pourra plaire à ma chère Azamé.

AZAMÉ.

Soit : mais si vous faites le bien pour me plaire, vous voudrez bientôt aussi le faire pour vous plaire à vous-même.

NOURJAHAD.

Elle est charmante !

---

## SCENE V.

ZULIME et LES PRÉCÉDENS.

ZULIME.

Seigneur, une table chargée de tout ce que j'ai pu réunir de plus exquis. vous attend dans le pavillon oriental ; j'ai présumé qu'après un jeûne si long, cette petite attention de ma part ne vous serait pas désagréable.

NOURJAHAD.

Viens, ma chère Azamé, viens me verser le nectar ; je recevrai de ta main la coupe de la volupté.

ZULIME à *Azamé*.

Votre époux, madame, vient d'arriver ; il attend là-bas que vous lui obteniez la faveur d'être présenté à votre respectable aïeul.

NOURJAHAD, *avec étonnement et l'accent du courroux.*

Son époux ? qu'entends-je !

AZAMÉ.

Oui, seigneur, je suis mariée ; je dois cet avantage aux bontés de Chérédin ; il a présidé lui-même à cette union ; et mon époux peut tout attendre de sa faveur.

NOURJAHAD.

Tu as un époux ! et cet époux, qui l'est devenu sans mon aveu, ose se présenter ! Je vais le recevoir.

*( Il va pour sortir. )*

AZAMÉ.

Arrêtez !

ZULIME.

Vous ne le trouverez pas, seigneur : averti déjà de l'accueil que vous lui préparez, il vous est échappé.

NOURJAHAD.

Eh bien ! qu'il vienne réclamer son épouse : Azamé ne sortira plus de cette enceinte. Cruelle ! mariée sans mon aveu !

ZULIME.

Eh ! fallait-il, à l'âge des amours, que, pour se choisir un époux, l'aimable Azamé attendit votre réveil qui pouvait tarder vingt ans encore ?

NOURJAHAD.

C'est donc là cette innocente tendrese dont tu flattais mon cœur sensible ?

ZULIME.

En quoi peut vous nuire sa tendresse pour son époux ? et qu'exigez-vous de plus que d'être aimé de votre fille ?

NOURJAHAD.

Zulime, trève à tes importunes réflexions.

AZAMÉ, *se jettant à ses genoux.*

Seigneur, voudriez-vous m'arracher à l'époux que j'adore ?

NOURJAHAD, *avec une fureur concentrée.*

Que tu adores ! — Tu ne le verras plus.

ZULIME, *s'éloignant.*

Nourjahad est injuste, il en sera puni.

*( Elle se sauve. )*

---

## SCENE VI.

### NOURJAHAD, AZAMÉ.

NOURJAHAD, *portant la main à son poignard.*

Détestable vieille !

AZAMÉ, *le retenant.*

Pardonnez-lui, seigneur, l'intérêt que mon sort lui inspire. Appaisez-vous, je veux vous convaincre que je puis vous aimer sans cesser de chérir mon époux.

NOURJAHAD, *prenant la main d'Azamé d'un air furieux.*

S'il ose paraître en ces lieux, il est mort !

*( Il s'éloigne. )*

AZAMÉ, *le retenant.*

Seigneur....

NOURJAHAD.

Laisse-moi ; je ne veux plus rien entendre.

AZAMÉ.

Si vous connaissiez mon époux, vous cesseriez de lui en vouloir.

NOURJAHAD, *revenant sur le bord de la scène.*

Par pitié, Azamé, ne me parle plus de cet époux : je suis sans doute injuste et barbare : mais avec ces traits qui me retracent si fidèlement ma chère Mandane, puis-je t'entendre parler des droits qu'un autre a sur ton cœur, sans éprouver cette fureur jalouse qu'inspire toujours le nom d'un rival ? Ne m'en parle plus, te dis-je.

*( Il sort précipitamment ; Azamé le suit. )*

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIEME.

*Le théâtre représente les ruines d'un palais ; parmi lesquelles on voit la cellule d'un derviche.*

## SCÈNE PREMIERE.

LE DERVICHE, *seul.*

*( Un derviche ( c'est Chérédin ) paraît accablé sous le poids de l'âge, avec une barbe blanche qui lui pend sur la poitrine. Il est assis sur une pierre, un livre à la main. Pendant une symphonie d'un caractère grave et religieux, le derviche regarde de tems en tems vers l'une des ailes du palais en ruines. A un bruit qu'il entend, il monte sur un monceau de décombres, et se met en prières, le dos tourné au côté qu'il vient de regarder. ( Scène pantomime. )*

## SCENE II.

LE DERVICHE, NOURJAHAD.

*( Le jour baisse insensiblement pendant cette scène et la suivante. )*

NOURJAHAD, *sortant avec effroi du côté opposé.*

Où suis-je ? que signifie cet affreux tombeau d'où je sors ? Et c'est là que j'étais couché ! Mais par quel prodige me trouvé-je en ces lieux ? Ces ruines qui m'environnent.... elles me glacent d'effroi !... aurais-je encore.... *( Il jette les yeux autour de lui. )* Mais j'aperçois un homme là-bas : c'est un derviche ; interrogeons-le. *( Il s'approche du derviche. )* Bon derviche, pardonne si j'interromps tes pieuses occupations : apprends-moi où je suis.

LE DERVICHE, *descendant vers Nourjahad.*

Mon fils, cette retraite sauvage était autrefois la demeure du voluptueux Nourjahad.

NOURJAHAD.

Que dis-tu ? le connais-tu, Nourjahad ?

LE DERVICHE.

J'en ai beaucoup entendu parler dans ma jeunesse.

NOURJAHAD.

Dans ta jeunesse ! tu te trompes, bon vieillard, ou bien je suis le plus malheureux des hommes. Quel était ce Nourjahad dont tu parles ?

LE DERVICHE.

Il vivait sous le règne de Chérédin. On racontait de lui,

dans mon enfance, des choses bien extraordinaires : il avait, disait-on, le don de l'immortalité. La croyance populaire prétend encore aujourd'hui qu'il pourrait bien se réveiller un jour, ayant déjà précédemment dormi plus de quarante ans. Depuis qu'il s'est endormi pour la dernière fois, son palais abandonné est devenu la proie du tems, et ce sont ses ruines que tu vois.

NOURJAHAD.

Il serait possible, grand Dieu ! Chérédin est donc mort ?

LE DERVICHE.

Peu de tems après Nourjahad ; il y a environ cent ans.

NOURJAHAD.

Cent ans !

LE DERVICHE.

Trois sultans ont gouverné la Perse depuis lui. Son arrière petit-fils, Schemerzad, est celui qui règne aujourd'hui : c'est lui qui a fait bâtir ce superbe palais qui touche presqu'à ces ruines, et qu'il appelle sa chaumière : il y vient très-souvent.

NOURJAHAD.

Schémerzad, arrière petit-fils de Chérédin !.... qui a un palais près de cet endroit !

LE DERVICHE.

Tu es donc bien étranger à ces contrées pour ignorer toutes ces circonstances ? D'où vient le trouble où je te vois ?

NOURJAHAD.

Apprends l'excès de mon malheur : ce Nourjahad dont tu parles, il est devant tes yeux.

LE DERVICHE.

Toi Nourjahad !

NOURJAHAD.

Moi-même. Je m'éveille en ce moment au milieu de ces décombres. Je ne dois donc l'avantage de revoir le jour qu'au hasard qui a permis au tems qui détruit tout de détruire jusqu'à mon tombeau ! Funeste prérogative ! pernicieux génie ! voilà donc tout le fruit de ton indulgence !

LE DERVICHE.

Quoi ! tu ne peux mourir ? Ah ! mon fils, j'ai pitié de ton infortune.

NOURJAHAD, *tirant une bourse de sa ceinture.*

J'ai retrouvé près de moi dans cette enceinte le vase précieux qui renferme mes trésors : il en est encore comblé. On m'a promis qu'il serait inépuisable : mais que pourront désormais pour mon bonheur ces vaines richesses ? J'ai perdu ma chère Mandane : je l'ai perdue dans la fleur de sa jeunesse et

de sa beauté. Ce souvenir de plus d'un siècle déchire encore mon cœur. Un instant seulement, telle qu'un rayon du soleil dans un ciel nébuleux, l'image de Mandane est revenue s'offrir à mes regards dans la fille charmante d'un fils qu'elle m'avait laissé : il ne me reste plus rien !

LE DERVICHE.

On n'échappe point aux misères de cette vie si l'on échappe aux peines de l'autre monde. Vois, Nourjahad, si une éternité de vie, qui doit couler dans un cercle de fautes et de châtimens, peut être de quelque prix pour un homme sage ?

NOURJAHAD.

Respectable vieillard, ta voix pénètre au fond de mon ame : qui es-tu ? que fais-tu dans cette solitude ?

LE DERVICHE.

J'attends paisiblement et sans impatience l'instant qui s'approche où je dois rendre au juge suprême de nos actions le compte d'une vie que j'ai tâché de rendre utile à mes semblables.

NOURJAHAD.

Combien tu m'humilies ! Tu touches au terme de ta carrière ; moi, je me sens plus que jamais animé de ce feu divin qui prolonge mon existence, et je suis cent fois plus à plaindre que toi. Le témoignage de ma conscience me couvre de honte : j'ai été plusieurs fois injuste et cruel ; j'ai repoussé l'amitié de l'aimable et vertueux Chérédin : non, rien ne peut me rendre la paix du cœur, à moins qu'une suite de bonnes actions n'efface de ma pensée ces désolans souvenirs. Dis-moi, que puis-je faire ?

LE DERVICHE.

Eût-on jamais plus de moyens de faire le bien ? tu as toutes les richesses pour les répandre, et tous les siècles pour exercer tes vertus.

NOURJAHAD.

Eh bien ! va me chercher des objets dignes de ton choix et de ma bienfaisance : je te fais le dispensateur de mes trésors. Informe-toi s'il est quelques familles souffrantes ou des maux de la fortune ou de ceux de la sensibilité : essuyons leurs larmes secrettes, et garantissons-les de l'appât du vice, ainsi que des atteintes de la pauvreté.

LE DERVICHE.

Je me trouve heureux d'être l'instrument de ta bonté, et tu vas le devenir-toi même. Il s'offre près de ces lieux une belle occasion de réparer par ta bienfaisance une infortune qui depuis quelque tems fait toute ma sollicitude.

Après une mauvaise récolte, le village qui avoisine ce palais vient encore d'éprouver les ravages de l'incendie : une foule de malheureux y gémit en ce moment dans la plus affreuse misère. Pour comble de maux, on exige d'eux les contributions accoutumées, un impitoyable préposé du fisc ne leur a accordé que quelques jours de délai, dont le dernier expire demain. C'est une désolation universelle.

NOURJAHAD.

Ah ! mon ami ! cours rétablir la joie et la prospérité dans ce malheureux village : prends cet or ; je vais t'en chercher encore. Qu'il tombe de tes mains comme la rosée du ciel sur les champs dévorés par les feux du soleil.

LE DERVICHE.

Bon Nourjahad ! tu remplis mon ame d'ivresse ! Comme les malheureux vont te bénir !

---

## SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, PLUSIEURS GARDES.

LE CHEF DES GARDES, *s'approchant du Derviche.*

Vieillard, n'es-tu point le Derviche qui habite dans ces ruines ?

LE DERVICHE.

Moi-même.

LE CHEF DES GARDES.

Schémerzad, notre sublime maître, vient d'arriver à sa chaumière. Tu l'as outragé, dans le mémoire que tu lui as adressé en faveur des habitans du village voisin. Nous avons ordre de t'arrêter ; suis-nous.

NOURJAHAD.

Comment ! pour lui avoir fait une juste réclamation, Schémerzad serait assez... Ah ! ce n'est pas Chérédin !

LE DERVICHE.

Schémerzad est excusable. C'est moi qui ai manqué de prudence ; car ne consultant que ma sensibilité, je lui ai peut-être écrit avec trop peu de ménagement, et dans des termes qui ont pu l'offenser. *( Lui rendant la bourse. )* Reprends cette bourse, mon ami : va la porter toi-même aux malheureux qui ont excité ta générosité *( Aux gardes. )* Je vous suis : Schemerzad peut à présent disposer de moi, comme il le voudra.

NOURJAHAD, *prenant le garde à part.*

Cet homme est innocent. Tu peux le sauver et t'assurer la plus brillante fortune : mets un prix à sa liberté ; quel qu'il soit, tu seras satisfait.

LE CHEF DES GARDES.

Je veux faire mon devoir : mais qui es-tu, toi, pour m'offrir si libéralement des richesses, et pour avoir à l'instant même prodigué de l'or à ce vieillard ?

NOURJAHAD.

Que t'importe ?

LE DERVICHE.

C'est le généreux Nourjahad, mon ami.

LE GARDE, *ironiquement.*

Nourjahad ? Si tu es l'homme extraordinaire dont parle le peuple de ces contrées, le sultan sera flatté de te connaître : tu vas nous accompagner.

NOURJAHAD.

Et moi, je ne veux point connaître un sultan assez injuste pour s'irriter de ce qu'a pu lui dire ce respectable vieillard en faveur de l'humanité.

LE GARDE.

Tu nous suivras, te dis-je, pour lui rendre compte de ta merveilleuse destinée et des motifs de tes étranges libéralités.

*( Les gardes les enveloppent et les emmènent pendant la symphonie qui continue jusqu'à ce que la décoration ait changé. )*

## SCENE IV.

*La décoration change, et représente une salle du palais du sultan : le fond est formé de trois arcades qui sont fermées de portières en étoffe riche. Il fait tout à fait nuit.*

*( Pendant la symphonie, des* ESCLAVES *apportent un dais, une ottomane et des coussins, qu'ils posent sur le côté à gauche )*

## SCENE V.

NOURJAHAD, GARDES *dont quelques-uns ont des flambeaux*

LE CHEF DES GARDES *à Nourjahad.*

Vous attendrez en ces lieux les ordres du sultan. ( *Aux autres gardes.*) Et vous veillez au-dehors à toutes les issues de cet appartement.

*( Il sort ainsi que les autres gardes. Et* Nourjahad *reste seul dans l'obscurité. )*

## SCENE VI.

NOURJAHAD *seul.*

Ce bon vieillard comparait en ce moment devant le sultan. Malgré le danger qui le menace, comme le calme de l'innocence et de la vertu est répandu sur ses traits augustes !

## SCENE VII.

LE DERVICHE, NOURJAHAD, DEUX GARDES *qui restent dans le fond.*

LE DERVICHE.

Mon ami, je viens te dire adieu : nous allons être séparés pour jamais. Si j'avais l'espérance de te revoir dans une autre

vie, j'irais à la mort aussi gaîment que je ferme les yeux aux approches du sommeil.

NOURJAHAD.

Quoi! mon ami, le sultan est assez barbare pour condamner un innocent!

LE DERVICHE.

En suis-je moins innocent? Ma sollicitude pour des malheureux a passé pour révolte : le sultan ne fait que hâter de quelques momens l'exécution de l'arrêt qu'avait déjà prononcé la nature.

NOURJAHAD.

Ah! que ne m'est-il possible de mourir avec toi!

LE DERVICHE.

Et la félicité que tes trésors peuvent encore te procurer?

NOURJAHAD.

Je n'en veux plus : puissent-ils demeurer à jamais ensevelis dans les entrailles de la terre, et ne devenir pour personne un piège aussi funeste qu'ils l'ont été pour moi. O Mahomet! reprends, je t'en conjure, ce don que je t'avais demandé dans l'ignorance et la présomption de mon cœur. Délivre-moi des chaînes d'une vie que je ne puis plus chérir!

LE DERVICHE.

Adieu, Nourjahad : puisse notre grand prophète entendre ta prière, afin que nous nous revoyions un jour dans les sacrés bocages des éternelles demeures!

*( Il l'embrasse, et s'éloigne avec les gardes. )*

---

## SCENE VIII.

NOURJAHAD, *seul d'abord ;* UN GÉNIE.

NOURJAHAD.

Quelle grandeur d'ame pour s'élever ainsi au-dessus des passions humaines et de l'adversité! Respectable ami! combien en ce moment j'envie ta destinée!

*( Une douce mélodie se fait entendre. )*

Quels sons mélodieux frappent mon oreille?

*( Le théâtre s'éclaire tout à coup, et Nourjahad voit au milieu de la salle le génie qui lui est déjà apparu. )*

Que vois-je?

LE GÉNIE.

Homme fragile, nous avons vu de là-haut ton repentir: je viens reprendre le don que tu méprises. Mais tu n'as point encore paru devant le sultan : son caprice peut aussi t'envoyer à la mort : il n'aura point ce pouvoir, si tu conserves ton privilège. Ainsi, réfléchis avant que je prononce l'arrêt irrévocable de ta destinée.

NOURJAHAD.

Je suis inébranlable : je renonce à tout, et rien ne me détournera de l'héroïque exemple de mon ami.

LE GÉNIE.

Redeviens donc mortel, et partage désormais le sort commun à tous les humains.

*( Le théâtre redevient obscur, et le génie disparaît )*

## SCENE IX.

NOURJAHAD, *seul.*

Quelque soit le sort qui me menace, je ne me répens point du choix que je viens de faire.

## SCENE X ET DERNIERE.

NOURJAHAD, LE SULTAN, FEMMES, OFFICIERS, GARDES, ESCLAVES.

*( Les trois portières du fond s'ouvrent, et laissent voir un appartement magnifique, rempli de monde, de danseurs et de danseuses, disposés pour une fête. Le sultan, qui a une épaisse barbe noire et un brillant costume, entre par l'arcade du milieu, entouré de ses officiers et de gardes qui garnissent les deux côtés de la scène. Le théâtre s'éclaire entièrement. )*

LE SULTAN, *s'adressant à ses officiers.*

L'ambassadeur du soudan d'Egypte, qui vient d'arriver à Ormuz sera présenté demain à mon audience par Noujahad mon premier visir.

NOURJAHAD.

Qu'entends-je? quel merveilleux rapport entre ces paroles, et les dernières qu'a prononcées autrefois, en me quittant mon ami Chérédin!

*( Un groupe de jeunes odalisques amènent près de Nourjahad une femme voilée : le sultan vient enlever le voile, et découvre Mandane. )*

NOURJAHAD.

Mandane! ma chère Mandane! suis-je donc transporté dans le céleste séjour?

CASROU, *s'approchant de Nourjahad.*

Embrasse-moi, mon gendre.

NOURJAHAD.

Cosrou!

AZEM, *s'approchant à son tour.*

Oui, mon cher maître.

NOURJAHAD.

Azem aussi!

LE SULTAN, *ôtant sa fausse barbe.*

Regarde-moi, Nourjahad, tu ne vois pas le courroucé Schémerzad, mais Chérédin ton maître et ton ami.

NOURJAHAD.

Ne suis-je pas le jouet d'une illusion? Oui, je vous pren-

drais pour mon respectable ami Chérédin, et cette figure angélique pour celle de mon adorée Mandane, si je ne savais...

CHEREDIN.

Tu ne sais rien. Tu ne t'aperçois pas que tu es dans mon palais à Ormuz? tu n'as point reconnu les ruines du vieux sérail qui sont près de ces lieux? La vision de ton génie était un jeu de mon amitié pour éprouver ton cœur, et te refaire un jugement plus sain. Ces trésors que tu croyais inépuisables ne vallaient pas mille sequins, et tu n'en n'as même rien dépensé.

NOURJAHAD.

Mais ces sommeils extraordinaires?...

CHEREDIN.

Tu avais bu ou fumé un léger soporatif. Ton plus long sommeil n'a duré que quelques heures. Toutes mes mesures étaient prises pour frapper ton imagination : tu dois savoir que le tems où l'on dort n'a point de durée : une heure ou un siècle sont la même chose pour qui ne sent point son existence.

NOURJAHAD.

Ce n'est donc point une illusion? je retrouve mon épouse, mon ami, tout ce qui m'est cher!

CHEREDIN.

Mais ce bon derviche dont tu ne me parles pas?...

NOURJAHAD.

Ah! c'était mon ami : les discours qu'il m'a tenus sont bien dignes de ta grande ame!

MANDANE.

Et mon jaloux aïeul, qui ne voulait point entendre parler de mon époux. « S'il ose reparaître en ces lieux, il est mort! disait il avec fureur.

NOUBJAHAD.

Ma jalousie était bien pardonnable. Ah Chérédin, je sens combien je te dois! en me faisant réver ce que j'avais la folie de regarder comme le suprême bonheur tu ne m'as procuré qu'un songe pénible qui m'a bien désabusé.

CHEREDIN.

Mon ami, dans un tems très-court, j'ai su te donner une longue expérience. Que ce rêve soit ta leçon pour l'avenir. Reprens ton aimable Mandane et mes bontés. Je te nomme mon premier visir; je suis persuadé qu'en suivant le penchant de l'amitié je vais donner à mon peuple un ministre qui désormais s'occupera de son bonheur.

( *Chérédin fait asseoir Nourjahad, Mandane et Cosrou, auprès de lui, et des danses terminent la pièce.* )

FIN.